

mick
jackson

l'homme
souterrain

MICK JACKSON

L'HOMME SOUTERRAIN

William Cavendish Bentinck Scott, cinquième duc de Portland, aristocrate anglais particulièrement excentrique dont la plus grande réussite fut de faire creuser, sous ses terres, un vaste réseau de tunnels grâce auxquels il pourrait s'échapper clandestinement vers le monde extérieur. Le duc est hanté par un ténébreux secret de famille qui finit par le rendre paranoïaque. Il se rend peu à peu compte que les dangers auxquels il croit être confronté sont imaginaires. Le duc est un aristocrate qui comprend qu'il ne sera pas capable d'arrêter la chute de sa classe. Mick Jackson nous entraîne dans les méandres de souterrains dans lesquels on reconnaît l'image d'une psyché tourmentée par un secret que le journal du duc permet peu à peu d'exhumer. Il crée ainsi un personnage délicieux, irritant mais terriblement humain dans la souffrance qui le hante.

« Jackson fait de cette fausse autoanalyse artisanale truffée de clins d'œil aux cauchemars romantiques un petit chef-d'œuvre d'humour et de noirceur. »
(Laurent Barbiéri, *Chronic'art*)

L'HOMME SOUTERRAIN

MICK JACKSON

L'HOMME SOUTERRAIN

Traduit de l'anglais
par Marc AMFREVILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
The Underground Man

© 1997, by Mick Jackson
© Christian Bourgois éditeur, 2006,
pour la traduction française
ISBN 2-267-01798-9

Extrait de la publication

Note de l'auteur

Les lecteurs astucieux auront remarqué que j'ai utilisé comme point de départ de ce roman la vie du cinquième duc de Portland, William John Cavendish-Bentinck-Scott. Ils auront perçu avec quelle promptitude et à quel point les vies du vrai duc et de son homologue imaginaire divergent, et mesuré par conséquent les libertés radicales que je me suis autorisé à prendre.

Note du traducteur

Avec ces quelques phrases placées en fin d'ouvrage, Mick Jackson inscrit son roman aux confins de la vérité historique et de la fantaisie littéraire. Le personnage principal en effet emprunte résolument à son modèle qui vécut au XIX^e siècle (1808-1879) en Angleterre, mais l'écrivain mêle les épisodes où l'excentricité de son protagoniste dépasse celle de son prédécesseur et ceux où, au contraire, il reste plus proche de nous, étonnamment crédible, foncièrement humain. À partir du creusement – historiquement attesté – de tout un réseau de souterrains sous le château du duc, Welbeck Abbey, le roman déploie la métaphore d'une plongée dans l'abîme d'une psyché tourmentée, et juxtapose jusqu'à la révélation finale, au terme d'une insoutenable expérience scientifique, le récit d'un quotidien banal et souvent comique et celui du travail d'exhumation d'une mémoire mutilée. Ce que révèle cette autoanalyse avant la lettre, bien au-delà du souvenir enfoui lui-même, c'est le processus conjoint et paradoxal par lequel un traumatisme de l'enfance peut s'ensevelir et affleurer... tout au bout du tunnel que fore le récit.

L'HOMME SOUTERRAIN

Extrait du journal de Monsieur le Duc

30 septembre

Je n'ai aucune idée de comment fonctionne un pommier. La machine silencieuse qui se cache sous l'écorce dépasse mes capacités d'entendement. Mais, comme celle de tout un chacun, mon imagination est toujours prête à s'engouffrer dans la brèche de l'Ignorance...

Les racines de l'arbre, j'imagine, doivent jouer un rôle primordial, puisqu'elles réussissent à absorber les richesses enfouies sous la surface la terre. Je me représente toutes ces ressources remontant avec lenteur le long du tronc avant d'être réparties entre toutes les branches.

Sans doute le soleil et la pluie jouent-ils aussi leur rôle, leur chaleur et leur humidité respectives se révélant essentielles à la croissance de l'arbre. Mais comment les richesses de la terre, le soleil et la pluie s'unissent pour produire 1) une floraison parfaite, puis 2) un petit bourgeon de pomme – tout cela demeure pour moi totalement mystérieux.

*

Commencez par repérer un pommier aux environs de chez vous. Rendez-lui visite chaque jour durant les mois d'été. Voyez comme le bourgeon enfle peu à peu jusqu'à prendre la forme d'une pomme. Notez ensuite comment l'arbre reprend son souffle. Tandis que les semaines avancent, son propre poids force bientôt le fruit à tomber. Vous le trouverez au pied du tronc, prêt à être mangé. Vous pouvez compter sur cette immuable succession. Elle présente un début, un milieu et une fin. Toutefois, je ne m'estime pas satisfait. Loin de là, même. Je serais plutôt franchement déconcerté. Toutes sortes de questions subsistent. Par exemple qui a appris à l'arbre à faire apparaître les pommes comme par magie ? Et puis, d'où vient la saveur du fruit ?

*

Je possède sur mes terres l'un des plus vastes vergers d'Angleterre. Mes Bramley et mes reinettes dorées me rapportent régulièrement trophées et coupes en argent. Chaque année, alors que l'été s'éloigne à regret, je vois les charrettes qui descendent l'allée centrale. Leurs roues grincent et trépident sous le poids des paniers. Chacune d'elles est chargée à ras bord. Je me tiens parfois devant le portail du verger et je les regarde passer avec leur allure poussive, un peu comme dans un rêve. Tôt ou tard, une pomme s'échappe et roule à terre. Je la ramasse. L'observe attentivement. Mais je reste aussi éloigné de comprendre le mystère qui l'a menée jusque-là.

Quel bonheur sans doute d'être un pommier et de connaître sa place dans l'ordre du monde ! Être à

la fois sédentaire et fécond. Ne pas douter du rôle que l'on est destiné à jouer.

*

Je me suis éveillé à l'aube ce matin, après une nuit épuisante. Par le tube acoustique, j'ai demandé à Clément d'aller chercher un sac de grain, et vingt minutes plus tard, nous prenions le chemin de Sloswick pour aller nourrir les cerfs. Le jour semblait certes lumineux et frais, mais il y avait en lui une sorte de fragilité, comme s'il était fait de verre, et malgré l'absence totale de nuages, je sentis dans l'air un frisson silencieux qui me parcourut tout entier et m'avertit que l'automne approchait. Je fus bientôt traversé de funestes pressentiments, au point de me sentir profondément égaré et de devoir laisser Clément s'occuper seul des cerfs.

Jeune, je m'imaginai que vieillir ressemblerait à ce que l'on éprouve après une longue journée bien remplie : une douce lassitude à laquelle ne manque pas de remédier une bonne nuit de sommeil. Aujourd'hui, je sais que c'est en fait la révélation progressive de la faillite du corps, lequel n'est rien d'autre qu'une besace d'inextinguibles souffrances. La vieillesse s'apparente à une machine défaillante dont les capacités s'amenuisent progressivement. Même le sommeil, ces nimbes d'oubli dans lesquelles on s'enveloppe pour reconstituer ses forces, paraît aujourd'hui se dérober sous moi, il semble avoir perdu son rythme. J'ai les doigts et les orteils glacés toute l'année, comme si le feu qui m'habite s'éteignait peu à peu.

Suis rentré par le bois de Cow-close où j'ai repéré

les plongées paresseuses d'une pie solitaire en plein vol. J'ai craché deux fois, soulevé mon chapeau, et dit : « Bonjour, madame la Pie », avant de jeter un coup d'œil alentour pour m'assurer que personne n'avait surpris mon petit rituel. Chaque année qui passe, je crois vraiment que je suis de plus en plus superstitieux. Autrefois, j'aurais jeté un caillou sur cet oiseau. Aujourd'hui, je tremble comme un enfant effrayé.

Une centaine de pas plus loin sur le même chemin, en contournant le Cimetière des Chevaux, je me suis soudain trouvé face à un gros corbeau en bien piteux état, perché, les pattes écartées, sur une souche pourrissante. J'étais à moins de dix pieds de lui quand je le remarquai soudain, et de surprise, je trébuchai avant de me figer sur place. Il me guettait d'un œil que je jugeai des plus mauvais, comme un démon tapi dans les haillons de sa cape noire. Je sentis distinctement mes sphincters se relâcher, et mes bourses se contracter.

Cet ignoble corbeau ne me quittait pas des yeux ; son regard semblait pénétrer mon crâne. Mon cerveau avait commencé à lancer des ordres désespérés – il me fallait tourner les talons, fuir au plus vite et mettre autant de distance que possible entre moi et cet oiseau –, mais je m'aperçus que mon corps était étrangement paralysé, comme prisonnier d'un sortilège. (Paisiblement assis à mon secrétaire, les pieds chaussés de mes mules, je peux réfléchir à la façon dont j'avais réussi à peine une minute plus tôt à traiter l'épisode de la pie solitaire... J'avais su exactement que faire pour déjouer les malheurs qu'elle m'eût attirés. Mais face à ce corbeau, je me retrouvai

infiniment vulnérable. Je n'avais aucun antidote contre cet oiseau.)

Me trouver si brutalement face à lui m'avait coupé le souffle. L'ardoise de mon esprit était totalement effacée. Et pourtant, ma propre voix semblait me murmurer de loin que si je ne réussissais pas sur-le-champ à me soustraire à son regard, ce corbeau pourrait bien me retenir prisonnier pour l'éternité. Je fis en conséquence tout ce que je pouvais pour exhorter mes jambes à l'action et découvris que le sang coulait toujours, bien que faiblement, dans mes veines. Enfin, je parvins à avancer avec peine un pied jusqu'à faire un pas minuscule ; je portai lentement le poids de mon corps sur cette jambe et recommençai l'interminable opération avec l'autre. Durant tout ce temps, l'oiseau maudit garda l'œil rivé sur moi. Mais en concentrant toute mon attention sur ma démarche chancelante et en faisant de mon mieux pour repousser ce regard maléfique, je réussis à passer prudemment, puis à mettre entre lui et moi un, puis deux, et enfin trois pas.

Bien sûr, je n'ai jamais été particulièrement doué pour l'exercice (et l'eussé-je été jadis, ces jours seraient aujourd'hui bien lointains), mais à peine me retrouvai-je à douze pas de l'oiseau que je me lançai dans un trot éperdu et furieux. Je ne me retournai qu'une seule fois, pour m'assurer que le monstre ailé ne s'était pas lancé à ma poursuite ; du haut de son trône, il fit alors entendre un sinistre croassement. Il déploya ensuite ses ailes luisantes qu'il souleva plusieurs fois pour s'élever dans les airs avant de virer et de disparaître entre les frondaisons.

Je ne suis pas très versé dans la science des oiseaux et les significations symboliques qui s'attachent à

chacun d'eux, mais je ne doute pas une seconde que ce corbeau m'ait voulu du mal. Il avait créé autour de lui-même un champ d'influence néfaste proprement médusant et je suis convaincu que tout autre promeneur l'eût ressenti comme moi. Si banale et si petite, et pourtant, cette créature jetait dans tout le bois un obscur maléfice.

De retour à la maison, je vis que Mme Pledger avait fait griller quelques tranches de mon lard fumé favori, et elle eut l'air tout à fait consterné quand je me révélai incapable d'en porter la moindre fourchette à ma bouche. Je ne pus rien avaler d'autre qu'une tasse de thé bien sucré et repris la direction de mes appartements. Profondément troublé par la rencontre de ce corbeau, je me dis que j'avais pu de surcroît attraper un rhume de cerveau en chemin. Quand Clément rentra, je lui demandai d'avoir la bonté de dénicher ma vieille toque de castor et de lui donner un bon coup de brosse : immanquablement le signe que l'été était terminé.

*

1^{er} octobre

J'ai dormi d'une traite jusqu'à onze heures et Clément m'a réveillé en attisant le feu. Me sentais beaucoup mieux que la veille, bien qu'un peu confus. J'ai pris un bain, passé d'épais pantalons de tweed et un veston de chasse tout neuf. J'ai enfilé et sanglé mes bonnes vieilles bottes en cuir marron et tenté à l'aide d'un peigne de mettre un peu d'ordre et de raison dans ce qu'il me reste de cheveux.

Voici plus de trente ans que j'ai commencé à perdre mes cheveux ; j'étais encore bien jeune quand j'en trouvai pour la première fois un petit nid dans la doublure de ma casquette de chasseur après une marche particulièrement énergique. Par la suite, je passai la brosse moins fréquemment (et avec beaucoup plus de circonspection), espérant en vain ralentir l'effrayant processus. Je me disais qu'était coupable l'effort fourni durant la marche, ou plus exactement, la chaleur que celle-ci produisait sous mon chapeau. Je reconnais sans peine avoir mis un certain temps à accepter la réalité que j'avais pourtant sous les yeux réussissant un jour à me convaincre que ce n'était que le fruit de mon imagination et que je n'étais pas du tout en train de devenir chauve, mais sûr le lendemain que mon crâne ressemblerait à une coquille d'œuf avant le vendredi suivant et que ma vie ne valait plus la peine d'être vécue.

Mais il existe, semble-t-il, des centaines de façons de perdre ses cheveux et je devrais sans doute être reconnaissant de ce que la mienne était lente. Mes cheveux entamèrent une indolente, presque imperceptible retraite, au-dessus de mon front, tandis qu'au sommet de mon crâne, une petite calotte de cuir chevelu dénudé s'étendait progressivement. Il me fallait utiliser deux miroirs soigneusement positionnés pour me permettre d'observer cette déchéance, tandis qu'au fil des ans, ces deux claires avançaient l'une vers l'autre. Un étroit canal de chair finit par les relier, qui, des dimensions d'une raie généreuse acquit celles d'une vaste tranchée rose, jusqu'à ce qu'il ne reste plus çà et là qu'un cheveu de bébé tout surpris de se trouver au sommet de ce crâne par ailleurs complètement dégarni.

Même aujourd'hui, il est des jours où je suis sûr que tout est désormais terminé, que le temps a fini ses ravages. Mais en m'observant plus attentivement, je dois reconnaître que de nouveaux secteurs de mon cuir chevelu continuent d'être dégagés et que l'expansion de la chair se poursuit. Ce n'est pas un fardeau insupportable. Les jours de la véritable vanité sont derrière moi. J'ai cessé de me tracasser à ce sujet. Il y a tout simplement plus de peau à laver et moins de cheveux à peigner.

Les poils qui s'accrochent encore à mes tempes sont blancs, comme de la laine d'agneau. Ils poussent autour de mes oreilles et, de façon assez peu élégante, derrière. Pour m'épargner d'entendre les inévitables comparaisons avec l'œuf proverbial, je porte depuis longtemps la moustache et la barbe, également blanches mais beaucoup plus fournies, ce qui m'apparaît comme une façon de rétablir l'équilibre qui s'impose.

Après cinq minutes à me frictionner d'huile capillaire et à trifouiller mes quelques poils, ma tête n'avait guère changé. Pour me donner meilleure allure, j'entrepris une série de vingt flexions des genoux et me taillai la moustache avant de juger du résultat dans le miroir en pied.

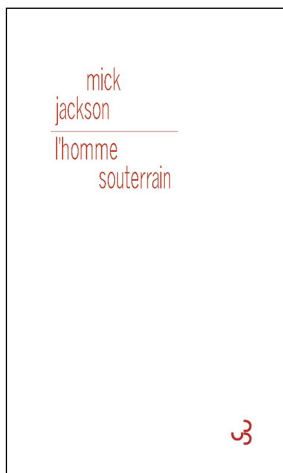
On a parfois dit de moi que je n'étais pas plus épais qu'un pantin, comme si mon corps était assemblé au moyen de fils de fer, ce qui me paraît tout à fait juste et vrai. Je suis bien sûr incapable de dire si je suis fait de plus de fils de fer que mon voisin, ou si les miens se remarquent simplement davantage, mais à l'évidence, on en trouve dans chacune des articulations de mon squelette, de façon particulièrement visible au niveau des bras, des

Impression : S.N. Firmin-Didot au Mesnil-sur-l'Estrée

Dépôt légal : janvier 2006

N° d'édition : 1739 – N° d'impression : 00000

Imprimé en France



L'Homme souterrain

Mick Jackson

Cette édition électronique du livre
L'Homme souterrain de Mick Jackson
a été réalisée le 16 décembre 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267017984).
ISBN PDF : 9782267023497.
Numéro d'édition : 1739